

1989, Sex, Lies, and Videotape

Steven Soderbergh

Sex, Lies, and Videotape (Sexe, mensonges et vidéo), États-Unis
1989, 100 minutes

Geneviève Royer

Cannes 50 ans

Numéro 189-190, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49374ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Royer, G. (1997). Compte rendu de [1989, Sex, Lies, and Videotape : steven Soderbergh / *Sex, Lies, and Videotape (Sexe, mensonges et vidéo)*, États-Unis 1989, 100 minutes]. *Séquences*,(189-190), 58–58.

1989

sex, lies, and videotape

Steven Soderbergh

La caméra vidéo est à l'ère Reagan ce que l'Internet est aux années Clinton: l'ultime gadget de communication. En captant sur cassette l'image en mouvement d'un bonheur passager, le vidéaste croit s'assurer la pérennité d'une authentique quiétude. Dans *sex, lies, and videotape*, Steven Soderbergh a montré comment le personnage de Graham (James Spader) utilise la caméra, symbole de son isolement, pour amadouer sa réaction face aux désirs des femmes. Il organise des rendez-vous pseudo-intimes, immortalise sur cassette des strip-teases verbaux et s'offre au mo-



ment voulu, voire nécessaire, le visionnement de chacune. Manipulant jadis ses relations par l'usage excessif et compulsif du mensonge, il contrôle maintenant une parcelle de l'intimité des autres lors de ses plaisirs onanistes. Soderbergh a illustré éloquentement le malaise généré par la guerre des sexes: on préfère s'ouvrir à une caméra, vivre un échange sexuel en différé, mieux encore, éviter l'échange et se satisfaire soi-même. Dans l'ère du zapping virulent où la main contrôle le défilement des images, quoi de plus approprié pour Graham que de choisir l'instant précis de son plaisir et maîtriser entièrement lui-même son coût en épiant à sa guise les aveux sensuels qu'il a habilement provoqués?

Dans *sex, lies, and videotape*, le jeune Soderbergh a noté les enjeux de cette nouvelle forme de médiatisation. Il a montré comment, initialement, la communication est facilitée par l'accès à la vidéo, chacun ayant l'occasion de s'exhiber, puis d'observer le Narcisse latent en l'autre. Mais la vidéo se transforme éventuellement en un ennemi potentiel du contact humain: on parle à l'autre via un intermédiaire, annihilant ainsi les hantises de rejet immédiat, de bafouement ou de jugement désobligeant.

Pour Soderbergh, l'écran plat, porteur de susurrements suggestifs et d'images lascives, devenait à la fois un symptôme et un symbole du *safe sex*. La

culture érotique occidentale est complètement déstabilisée et redéfinie à la lumière de l'avènement du mal noir de la dernière décennie. Ce fameux virus de terreur prend le pas sur les considérations usuelles de l'amour et de la chair, transforment l'intimité en un exercice technique. La caméra devenait ainsi un outil de libération pour un peuple atterré par les tensions sentimentales contemporaines et les contacts mortels. Soderbergh a porté un jugement quant au retour, chez les Américains, à un certain ordre moral, voire à un régime puritain. Ann, tout comme les autres amantes de Graham, se sert de la caméra pour livrer sans inhibitions ses véritables préoccupations: ce ne sont pas les déchets et les avions qui tombent qui l'empêchent de s'épanouir, mais plutôt une troublante vacuité sexuelle. Cynthia, la sœur d'Ann, y découvre un foisonnement d'énergie sexuelle encore vierge. Elle perçoit ses acrobaties érotiques avec John, le mari de sa sœur, sous un autre jour suite à l'exorcisme verbal offert par la «vertueuse» vidéo. Avocat réputé, bureau prestigieux, tenue corporative par excellence, John trafique la vérité tant dans ses relations avec ses clients qu'avec les femmes. Après le visionnement de la fameuse vidéocassette, il entrevoit l'ampleur de son néant et les pièges de l'*American Way of Life*.

Par une évocation des désirs individuels, dégagée de toute complaisance voyeuriste, Soderbergh a jeté un regard critique sur le nouvel ordre sexuel occidental.

G.R.

sex, lies, and videotape (Sexe, mensonges et vidéo)

États-Unis 1989, 100 minutes. Réal.: Steven Soderbergh — Scén.: Steven Soderbergh — Photo: Walt Lloyd — Mont.: Steven Soderbergh — Mus.: Cliff Martinez — Int.: James Spader (Graham Dalton), Andie MacDowell (Ann Millaney), Peter Gallagher (John Millaney), Laura San Giacomo (Cynthia Bishop), Ron Vawter (le thérapeute), Steven Brill (le pilier de bar) — Prod.: Nancy Tenenbaum, Nick Wechsler, Morgan Mason.

Palme d'or: sex, lies, and videotape
(Steven Soderbergh) USA

Prix spéciaux du jury: **Trop belle pour toi** de Bertrand Blier (FR) et **Cinéma Paradiso** de Giuseppe Tornatore (IT/FR)

Prix d'interprétation masculine: James Spader pour **sex, lies and videotape** • Prix d'interprétation féminine: Meryl Streep pour **A Cry in the Dark** de Fred Schepisi (USA/AUS)

Prix de la mise en scène: Emir Kusturica pour **Le Temps des gitans** (YOUG)

CANADA — Palme d'or du court métrage: **50 ans** de Gilles Carle — Prix du jury: **Jésus de Montréal** de Denys Arcand — Prix du jury œcuménique: **Jésus de Montréal**

Pluie noire: Il y a comme une hallucination qui n'est que le vertige effrayant de cette terrible catastrophe (Hiroshima). Imamura traduit ce monde décharné et inquiet sans élever le ton, laissant les êtres nous dire presque sans parole leur lancinante douleur et nous montrer leur pitoyable présence. (N° 141/142)